

Cette pauvre cuisine et ce sacré Fino

Les Locatelli, de Locatello, dans le Val Imagna, se sont répandus d'abord dans toute la Bergamasque, puis dans tout le nord de l'Italie pour finir par essaimer dans les pays voisins et même dans le monde entier. Une famille excessivement nombreuse.

Ici, à Gaiazzo, on les connaissait établis dans la grande maison du cœur du hameau. On les surnommait Pelac. Pour la simple raison que la plupart des membres de cette famille se dépoulaient assez tôt, pour être bientôt pelés comme des œufs.

Ce qu'on ne savait pas jusqu'il y a peu, c'est que la maison voisine, fut aussi possédée par des Locatelli avant que d'être rachetée par Vincenzo et Emma Carminati. Elle échoua ensuite, par héritage, à l'une des filles de ce couple, Domenica dite Menec. On la retrouve en place aujourd'hui avec son mari Francesco Valceschini dit Ceco et leurs deux enfants, Orieta et Diego.

Revenons à cette maison du temps qu'elle était possédée par les Locatelli. Un couple, avec le père Martino, riche d'une famille de cinq enfants dont quatre garçons et une fille. Tout cela serait sans intérêt majeur, si l'un de ces enfants, Serafino Locatelli dit Fino, n'était pas encore parmi nous. Il vit aujourd'hui à Brembilla avec son épouse. Chose curieuse, à quarante ans il avait déjà des problèmes de cœur alors qu'il vit encore près de cinquante ans plus tard, et reste le seul des cinq enfants. Quand on va lui rendre visite, de sept en quatorze, on le trouve invariablement assis sur son canapé dont il ne bouge que peu. Son épouse, attentionnée, l'assiste question pilules dont il prend plus que sa dose chaque jour. Il a participé il y a quelque cinq ans à l'émission « Raconte-moi le Risoud » de Val TV. Ceci pour la raison qu'il travailla de nombreuses années en Suisse, et notamment à la Vallée de Joux.

Revenons à cette période de sa vie. Avec père et frères, le voilà parti là-bas, où tous savent qu'ils pourront trouver du boulot. A profusion en plus, mais encore à l'époque payé d'une manière relativement modeste. Ils font dans le bois, bûcherons toute l'équipe, après peut-être avoir été charbonniers au pays ou en France. Ils travaillent notamment pour des privés, en particulier pour Jules Rochat, propriétaire avec ses deux frères d'un double alpage au-dessus des Charbonnières. Ils s'éreintent comme des diables, surtout à façonner des stères et des stères de fayard. Ainsi arriveront-ils une saison à en abattre et remouler près de 600. On imagine la peine, et la ténacité de ces infatigables travailleurs pour abattre et rebiller cette infinité de troncs. Ils travaillent tout à la hache et à la louve, soit avec le passe-partout, la scie à deux manches et aux dents de loups. Pas une sinécure. Mais avec cet outil, bien aiguisé, il faut croire que l'on puisse abattre et débiter dans des conditions passables. On est dans une ancienne époque. Car l'on sait que la tronçonneuse interviendra moins de dix ans plus tard et améliorera tout ça et surtout augmentera le rendement de ces bûcherons courageux venus du nord

de l'Italie. Un monde va se terminer pour voir s'ouvrir un autre qui ne sera en somme guère moins fatigant.

Fino, qu'on lui disait. L'été, alors que les coupes se sont arrêtées pour ne reprendre que sur la fin de cette saison, il loue avec ses frères ses bras à ce même Jules-Rochat, qui possède un domaine conséquent. Et c'est là vraiment que Fino va montrer sa force. Un dur, un fou du travail. Un adepte des travaux de force. Ainsi c'est lui, et lui seul, qui se met sur le char alors que l'on décharge en grange. Il a dans les mains la grosse fourche. Et avec elle, crénom, il va vous envoyer de ces brassées sur la tête. Que ses compagnons, piétinant le foin, n'arriveront pas à mettre en place au fur et à mesure. Tant et si bien que par moment ils lui crient de ralentir le rythme. L'homme n'en a cure. Chacun transpire, s'époumone, et lui, ça le fait rigoler. Il transpire de même ou plus encore, mais il a du coffre, une poitrine large et profonde.

Une fois sorti de la grange, fier de son exploit, il voit les gamins du coin. Et c'est alors, que pour mieux prouver sa force, il les prend tour à tour à la ceinture avec un seul doigt et les soulève. Il établit définitivement sa réputation. Il l'avait déjà façonnée, sans doute, dans un autre milieu, en battant à la lutte le champion vaudois lors d'un combat pour lui mémorable. Ce sera même sa plus grande fierté et son meilleur souvenir de la Suisse, avouera-t-il à Val TV.

Ces exploits n'empêcheront pas, ou est-ce justement à cause d'eux, d'offrir des problèmes de cœur assez tôt à ce valeureux champion. Qui, après quelques années en Suisse, rentrera en Italie de manière définitive, toujours à cause des enfants qu'il faut tout de même scolariser dans leur langue maternelle. On rentre donc au pays, mais cette fois-ci, non plus à la maison de Gaiazzo où il est né et qui a été vendue depuis longtemps déjà, mais dans une autre qu'il a pu racheter à Brembilla. C'est là qu'on le trouve encore aujourd'hui.

Sa première maison était donc sur les hauteurs, adossée à celle des Pelac, desquels il est sans doute cousin. Son père, sa mère, la détiennent-ils de plusieurs générations en arrière ou l'ont-ils achetée alors qu'ils se mettaient en ménage ? Aucun renseignement à ce sujet. Simplement que du couple naîtront cinq enfants, quatre garçons et une fille. Et sachant qu'à cette époque les enfants naissent à la maison, on ne se tromperait pas en posant ici que ce fut à la cuisine du bas, voûtée, à l'ancienne, avec des catelles de terre cuite sur le sol, déjà usées par de nombreuses générations.

Comment imaginer alors que l'on était enfant, de cinq à six ans et en admiration devant ce colosse, que l'on découvrirait un jour non seulement l'endroit où il avait vécu, mais la cuisine même où il était né. Quelle émotion ! Ainsi un Fino que nous avons perdu de vue pendant un demi-siècle, un homme dont l'existence ne nous apparaissait plus que comme un mythe – tu te souviens de Seraphin (nous, nous ne lui disions pas Fino), celui qui déchargeait les chars de foin en dix coups de fourche et qui était capable de nous soulever d'un seul doigt ? Un mythe désormais sans plus aucun lien avec une réalité quelconque. Car ce Seraphin-là, avait disparu un jour pour rentrer chez lui, en Italie, dans notre imagination au

cœur d'un coin perdu et dont, chose presque certaine, on n'entendrait plus jamais parler.

Et là, aujourd'hui même, en ce début d'après-midi, guidé par le propriétaire actuel de la maison, on a marché sur ces catelles usées voire brisées pour quelques-unes au milieu. Là où lui aussi avait marché. Et au-dessus desquelles, sans doute sur une table, il était venu au monde.

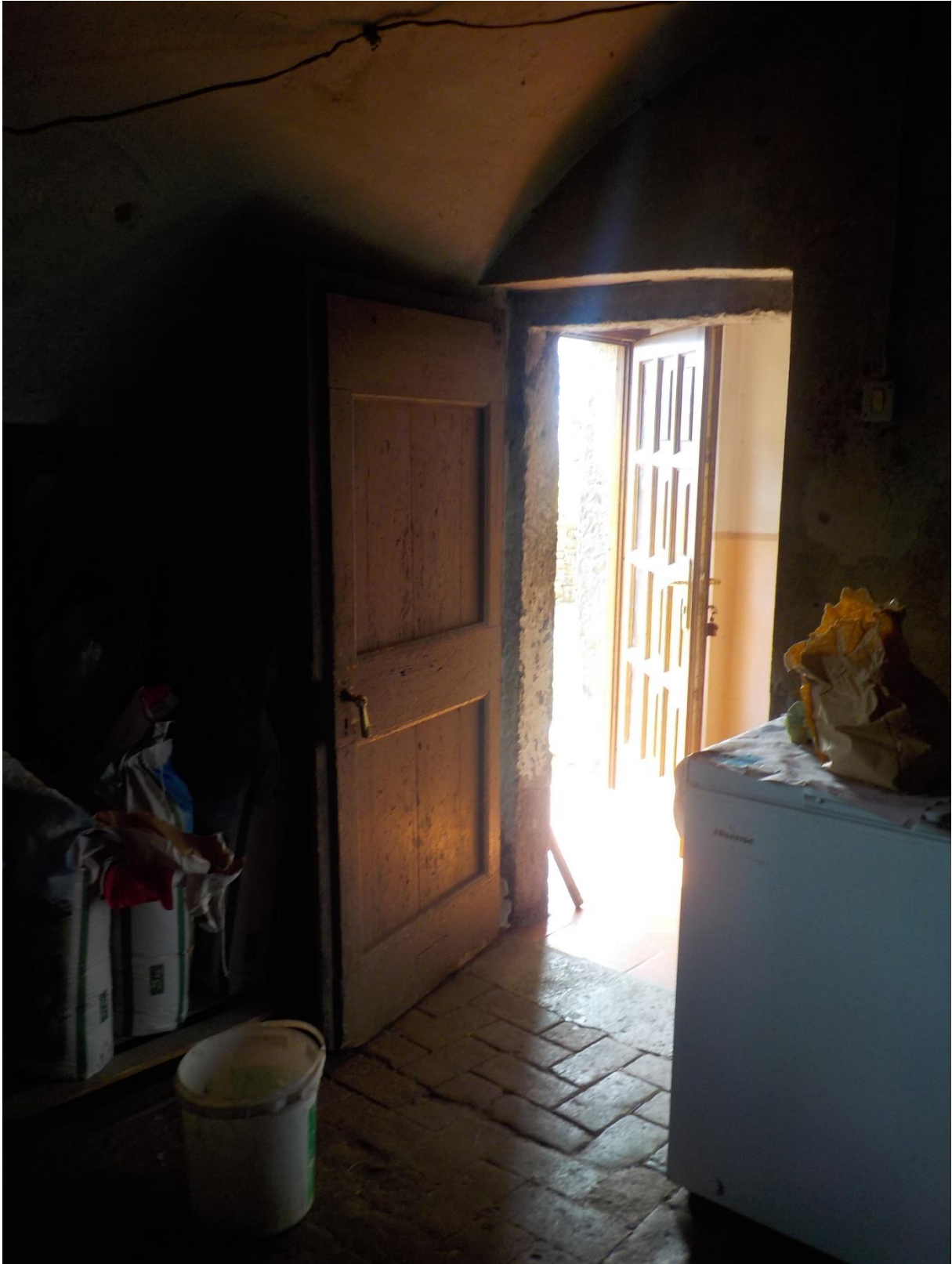
Lien irréel entre un enfant d'une région située à près de 400 km de là, et cet endroit précis que l'on vient de visiter. Hasard des circonstances, surprise d'une probabilité infime.

Tel est l'histoire abrégée de ce Fino, de ce gaillards hors du commun par ses gros bras et sa forte poitrine, qui tenait tout de même à montrer au monde à quel point il était costaud.

Et véritablement il l'était. Mais voilà, son cœur ne l'entendait tout simplement pas de cette oreille !



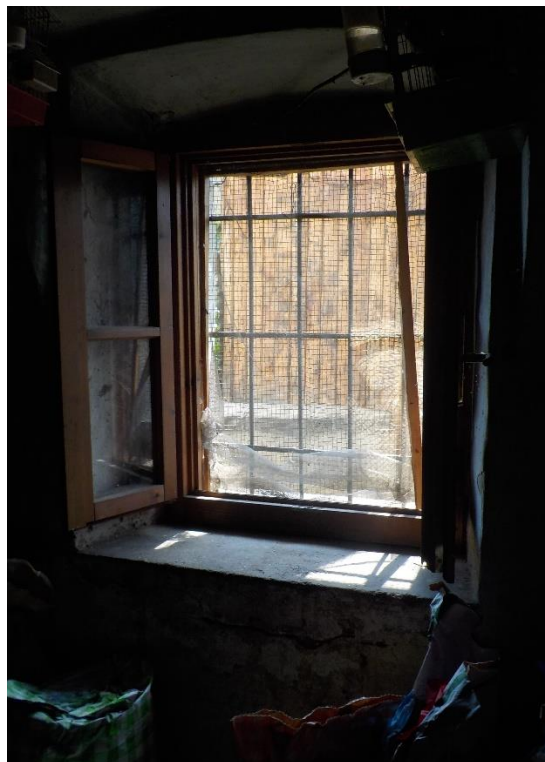
La cuisine où Fino est né.



Idem.



Le sol où il a marché enfant, saturé d'années.



Si la fenêtre a changé, la grille reste la même.



Fino, deuxième depuis la droite.



Au Lieu, Vallée de Joux, ils logèrent longtemps dans la maison de gauche que l'on appelait depuis le siècle précédent l'hôpital. On y plaçait les pauvres diables ! Ca ne changeait guère en fait, de la vieille cuisine de Gaiazzo !



L'Hôpital, belle maison ancienne, toute chargée d'histoire, et qui fut pourtant démolie vers 1960. Elle n'était plus à sauver, paraît-il. Les démolisseurs sont sur le toit.



Démolisseurs à coup sûr d'origine italienne eux aussi !



Raconte-moi le Risoud, avec Jean-Philippe Rapp. Chez Serafino, avec lui-même et son épouse. 2018.

